

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

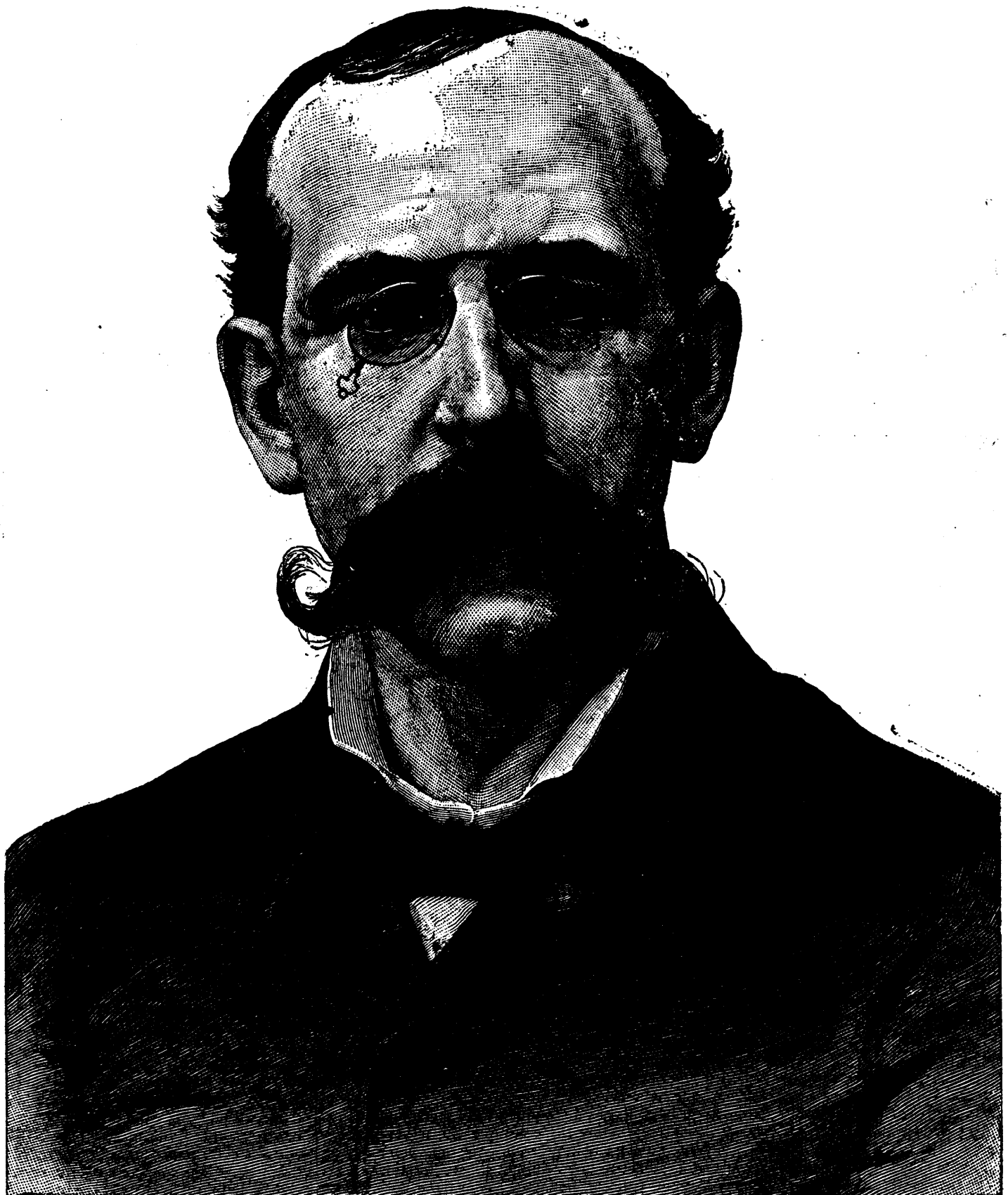
- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

2ème année, No 102 — Samedi, 17 avril 1886  
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. **5** CENTS

ABONNEMENTS :  
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



TERENCE-VINCENT POWDERLY, PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION DES CHEVALIERS DU TRAVAIL. — (Voir Entre-Nous)

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 17 avril 1886

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Nos clichés de gravures.—Poésie. Dites-le-moi, par P. Blanchemin.—Etiquette.—Notes et impressions.—La Porteuse de Pain (suite).—Les premières armes.—Modes de printemps.—Nos souvenirs.—Un conseil par semaine.—Rébus.—Choses et autres.

GRAVURES.—Portrait de M. T.-V. Powderly, président de l'Association des Chevaliers du Travail.—Les premières armes.—Gravure du feuilleton.—Modes de printemps.—Rébus

## Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 <sup>re</sup> Prime	\$50
2 <sup>me</sup> "	25
3 <sup>me</sup> "	15
4 <sup>me</sup> "	10
5 <sup>me</sup> "	5
6 <sup>me</sup> "	4
7 <sup>me</sup> "	3
8 <sup>me</sup> "	2
86 Primes, à \$1	\$86
<b>94 PRIMES</b>	<b>\$200</b>

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## A NOS LECTEURS

La semaine prochaine, le "Monde Illustré" paraîtra à douze pages, au lieu de huit, et commencera en même temps la publication d'un nouveau feuilleton illustré,

## LES DEUX SŒURS

qui sera certainement le plus intéressant et le plus émouvant qui aura jamais été publié en Canada.

Le prix d'abonnement reste le même.

## ENTRE-NOUS

Erin go bragh

**H**A journée du huit avril de cette année fera époque dans l'histoire de l'empire britannique, et plus particulièrement dans celle de l'Irlande.

Pauvre Irlande ! toujours fidèle à sa foi, à ses souvenirs, à ses aspirations, va-t-elle enfin recevoir le prix de sa constance, de ses efforts, de son long martyre ?

Le monde entier a les yeux fixés sur elle et suit avec passion la lutte engagée depuis des siècles entre cette petite île catholique et persécutée, et l'Angleterre hautaine, impitoyable et tyrannique.

Ainsi que cela a lieu souvent aux approches de grands événements, le peuple a cherché, dès le matin, dans la nue, dans l'air, dans tout ce qui l'entourait, des signes extérieurs, d'où il pouvait conclure quelque chose à propos du résultat de la lutte oratoire qui allait avoir lieu à la Chambre des Communes de Londres.

Vers deux heures de l'après-midi, un peu avant l'ouverture de la séance, on remarqua que la grande horloge de la tour Victoria avait cessé tout à coup de marcher, et cela fut regardé comme un présage de mauvais augure.

A quatre heures, au moment où le président de la Chambre prenait son siège, le temps changea subitement, les nuages s'amoncelèrent, le jour s'obscurcit et les sourds grondements du tonnerre se firent entendre.

Au dehors, la scène était indescriptible, la foule grossissait à chaque instant, prêtres catholiques, hommes politiques, représentants des différentes sociétés irlandaises, banquiers, armateurs, mar-

chands, ouvriers, se massaient dans les rues voisines du Parlement, attendant des nouvelles de la Chambre.

C'est qu'il s'agissait en effet de l'affranchissement d'une nation, de la liberté d'un peuple, du triomphe de la vérité !

\* \* \*

Le coup d'état tenté par M. Gladstone est vraiment unique dans l'histoire, c'est un coup d'audace étonnant dans lequel il joue sa position, son autorité, son passé, sa popularité, tout.

Que le succès couronne ou non sa tentative, le premier ministre, le chef du parti libéral anglais, aura agi en honnête homme et en bon patriote.

Les applaudissements du monde ont accueilli son discours, et cela vaut mieux que les protestations des retardataires qui, tôt ou tard, seront broyés sans pitié et sans regret.

Cette question intéresse tous les Canadiens, car il s'agit de nos frères en religion qui ont été persécutés depuis plus de deux cents ans, à raison même de leur croyance religieuse.

\* \* \*

Le discours de l'hon. M. Gladstone est un chef-d'œuvre d'éloquence et de bon sens, aussi a-t-il été accueilli avec enthousiasme par tous les Irlandais, bien que quelques parties du plan de réforme proposé ne les satisfassent pas complètement.

On ne peut tout avoir en un jour.

La plupart des journaux de Londres sont furieux. Il ne faudrait cependant pas prendre leurs articles comme l'expression des idées du peuple anglais.

On le sait depuis longtemps, les journaux de Londres appartiennent à quelques capitalistes et ne reflètent que les idées de ceux-ci et sont à leur service corps et âme.

Ce ne sont pas de véritables journaux, ce sont les organes d'une coterie.

Il faut aller dans les provinces pour trouver des journalistes indépendants et qui disent carrément leur façon de penser et celle du peuple.

Celui qui ne lit que les journaux de Londres, court grand risque d'être mal renseigné sur les sentiments du peuple anglais.

Il n'est en effet pas un Anglais de bon sens et exempt de fanatisme qui ne convienne que la position faite à l'Irlande depuis plusieurs siècles est indigne d'une nation civilisée.

Mais, les fanatiques sont nombreux, le protestantisme, l'intérêt, les haines de races font leur œuvre, et on a vu aussitôt ces timorés et ces tyrans se lever en disant que c'était détruire l'Empire que d'accorder à l'Irlande le droit de se gouverner elle-même.

Il est probable que le projet de M. Gladstone ne sera pas accepté par la Chambre des Lords, mais le cri a été jeté en pleine chambre et l'adoption du *Home rule* n'est plus qu'une question de temps.

Dieu protège l'Irlande !

\* \* \*

Les négociations entreprises récemment au sujet des grèves des Etats-Unis, et principalement de la grève des employés de la compagnie du Grand South Western, bien que couronnées de peu de succès jusqu'à présent, ont au moins démontré clairement la fermeté, la dignité, le bon sens pratique et l'honnêteté du chef de l'organisation des Chevaliers du Travail.

Terence-Vincent Powderly est une personnalité en même temps que le représentant d'une force, d'une puissance, d'une armée.

Un chef qui commande à un million d'hommes n'est jamais le premier venu, mais quand un citoyen arrive à cette position sans autre force que son énergie, ses talents et son intelligence, on est forcé de reconnaître qu'il doit être doué d'un ascendant supérieur ; en voyant qu'il ne se sert de ce pouvoir que pour venir en aide à ceux qui l'ont élu, et qu'au contraire de la plupart des souverains moins aimés et moins respectés que lui, il se contente d'une maigre rémunération pour tenir son rang, on doit admettre que celui qui se conduit ainsi est un homme sincère, honnête et convaincu.

M. Powderly, dont nous donnons aujourd'hui le portrait, est un homme de trente-sept ans ; il est

né à Cardendale, Pennsylvanie, en 1849. A treize ans il était aiguilleur, au service de la Delaware & Hudson Canal Company. A dix-sept ans, il entra dans les ateliers de la compagnie, qu'il quitta trois ans après pour la Delaware, Lackawanna & Western Railroad Company, à Scranton.

Désireux de s'instruire et de connaître à fond son métier, travaillant à la forge durant tout le jour, il oubliait la fatigue pour consacrer ses soirées à l'étude du dessin, et devint bientôt un mécanicien de première classe.

En 1870, M. Powderly devint membre de l'Union Nationale des mécaniciens et forgerons, qui le choisit, peu de temps après, pour son président. C'est alors qu'il commença à étudier sérieusement le problème du travail.

Mêlé depuis sa naissance à la classe ouvrière, témoin des souffrances de ses semblables, souffrances dont il a eu sa part, il résolut de vouer tous ses instants de loisir à l'étude des causes de la misère du travailleur, et chercha à en trouver le remède.

Ses observations le conduisirent au raisonnement suivant : "L'introduction des machines-outils a supprimé l'habileté du travailleur ainsi qu'une partie de la main-d'œuvre, et a produit cet effet, qu'un homme, après un apprentissage de cinq ans, a pour adversaire une machine, dirigée par un jeune garçon, et que la machine produit plus et mieux que lui. De cette lutte où le mécanicien a le dessous, il résulte que le salaire de l'ouvrier, capable, instruit et habile, est réduit à celui du journalier ! De là aussi devient la nécessité de relever la dignité de l'ouvrier que des circonstances indépendantes de sa volonté relèguent souvent à un niveau inférieur."

Plus tard, il étudia plus spécialement la question de la lutte du capital et du travail, et eut pour but de concilier ces deux éléments.

\* \* \*

M. Powderly, cependant, ne croyait pas pouvoir atteindre le but qu'il se proposait, à moins de fonder une organisation, non restreinte à certaines classes ou divisions d'ouvriers, mais comprenant tous les travailleurs.

Les mécaniciens accueillirent d'abord froidement cette proposition, et, ne pouvant donner suite à son projet, il le mûrit par la réflexion et continua ses études.

En 1874, le hasard le fit assister à une réunion des Chevaliers du Travail, qui était alors une société secrète. Employés, ouvriers, journaliers de toutes sortes, étaient assemblés et, trouvant dans cette société les éléments de l'idéal qu'il poursuivait, il en devint membre et travailla énergiquement à son succès.

Il réussit à décider l'Union des Mécaniciens à faire partie de l'association, et forma ainsi, en 1876, l'Assemblée Locale, n° 222. Plusieurs autres sociétés locales, du même genre, furent fondées dans le comté Lackawanna, et formèrent une assemblée de district, qui choisit M. Powderly pour secrétaire — position qu'il a toujours gardée depuis cette époque.

La société grandit rapidement, et en janvier 1878, la première assemblée générale des Chevaliers du Travail eut lieu, à Reading, Pennsylvanie. On adopta une constitution, et Ulrich S. Stevens, fondateur de la société en 1869, fut choisi comme grand-maître ouvrier.

\* \* \*

Je vous prie de remarquer, à ce sujet, que vous entendrez souvent parler des loges, des Chevaliers du Travail, de grand-maître, de maîtres ouvriers, compagnons, etc, mais il ne faudrait pas conclure, de cette analogie de mots, qu'il s'agit de franc-maçonnerie, ce serait commettre une grande erreur.

Les francs-maçons ne sont pour rien dans l'affaire.

Ces noms de loges, maîtres, etc, sont souvent adoptés par nos voisins, les Américains, dans une foule de circonstances, et ne s'appliquent pas uniquement à une classe d'individus, comme cela existe chez nous.

Je fais cette remarque afin d'être bien compris et de ne pas être soupçonné de vouloir parler de près ou de loin d'une société condamnée par l'Eglise.

Je m'occupe des Chevaliers du Travail seule-

ment, et je le fais parce que je désire que vous soyez à même de pouvoir parler de cette société avec connaissance de cause, et que vous sachiez son histoire, son organisation et son but.

\*.\*

L'année suivante, en 1879, M. Stevens, ayant donné sa démission, M. Powderly fut élu grand-maître, et il a toujours été réélu depuis.

Depuis plus de dix ans, il a rempli sa tâche à la satisfaction de tous, il a toujours cherché et cherche encore la solution du grand problème, se contentant du modeste salaire de \$1,500 que lui alloue l'Association, c'est-à-dire moins qu'il ne gagnait avant de quitter l'atelier.

M. Powderly a complètement réorganisé la société.

Sa connaissance de l'humanité, son profond bon sens et son honnêteté l'ont guidé dans cette tâche.

Il a aboli le serment et supprimé le secret, deux modifications qui ont attiré à l'Association la confiance et le respect.

Aujourd'hui, tout se fait ouvertement, au grand jour, les Chevaliers du Travail opèrent en honnêtes gens, sans mystères, sans secrets, et ne s'en trouvent que mieux.

Quelques journaux, mal renseignés, d'autres soudoyés par des intéressés, ont jeté le cri d'alarme en voyant les progrès de cette association ; on a assimilé les Chevaliers du Travail aux socialistes et aux dynamitards.

On a été même jusqu'à les comparer aux adeptes de Rochefort et de Louise Michel, et leur prêter l'intention de vouloir détruire la forme du gouvernement des contrées qu'ils habitent ; tout cela est ridicule et méchant.

\*.\*

De quelque côté qu'on se tourne, on ne voit qu'associations, compagnies, syndicats. Tous ceux qui possèdent se groupent, mettent leurs fonds en commun et exploitent quelque chose et ensuite quelqu'un.

Les groupes de capitalistes ont un but en faisant de grandes entreprises, c'est de faire fructifier leurs fonds ; ceci est bien.

Mais les associations cherchent toutes à faire plus d'argent les unes que les autres ; si un chemin de fer se construit d'un point à un autre, vite une autre compagnie se forme et en trace un nouveau. Toutes deux se font concurrence et abaissent leur tarif ; la guerre est déclarée, c'est à qui mangera l'autre, et quand, grâce à cet état de choses, on constate que les bénéficiaires se transforment en pertes, on réduit de plus en plus le salaire de l'ouvrier. Les capitalistes se battent, l'argent passe d'une caisse dans l'autre, et c'est toujours le travailleur qui paie les pots cassés.

\*.\*

Dans un pays, où le droit d'association est reconnu, on est forcé de ramener toutes les questions à la base même de notre forme de société, à la forme constitutionnelle.

Habités comme nous le sommes à voir fonctionner deux corps politiques qui s'équilibrent, se pondèrent et se complètent, nous reconnaissons que ces deux éléments doivent exister partout—j'entends dans les questions qui ne sont pas religieuses—et cette idée est tellement vraie que nous en constatons même la vérité dans notre vie privée et que nous voyons ces deux forces représentées dans le mariage, base de la famille et de la société, dans l'union de l'homme, la force et l'activité, et de la femme, la douceur et la bonté.

Le rapprochement peut paraître étrange au premier abord, je le crois vrai.

Les capitalistes forment un corps aristocratique, l'aristocratie du Dollar—ce n'est pas la plus belle—dont sont exclus ceux qui ne possèdent pas. Ses pouvoirs sont excessifs, car il prend beaucoup et laisse peu. Il agit en souverain autocrate, alors qu'il ne doit être que le... Sénat du Travail.

—Les travailleurs, c'est-à-dire, le bras, la force, le mouvement, la production, et souvent l'idée, sont à la merci du Czar Américain, Dollar, toujours Dollar, et se débattent constamment contre les exactions de ce tyran. C'est de ce traitement qu'ils se plaignent et c'est pourquoi, collaborateurs de la société, ils veulent avoir voix au chapitre et former la chambre basse.

L'ouvrier lutte toute sa vie pour vivre, le capitaliste travaille pour jouir.

L'ouvrier forge, lime, écrit toute la semaine pour gagner dix, quinze ou vingt piastres ; le financier envoie une dépêche de dix mots, et en reçoit une autre qui lui annonce qu'il a gagné un millier de dollars en spéculant sur les porcs de Chicago.

Mais s'il perd ? s'il perd, il gagnera demain, sans travailler, sans bouger, sans remuer. Mais soyez tranquille, le gros capitaliste gagne souvent, puisque c'est lui qui commande le marché et fait le cours.

\*.\*

Qu'il y ait eu des faits isolés, regrettables, nul ne songe à le nier, et tout le monde s'accorde à le déplorer, mais on ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs. Ce qu'il y a de plus triste encore, c'est qu'il ait pu exister des cuisiniers qui aient nécessité une pareille cuisine, témoin Jay Gould.

Chaque fois que des masses se rencontrent, il y a du sang versé. D'où vient la provocation ? On ne le sait pas toujours. Un cri, un coup de revolver retentit, et le feu est aux poudres.

On conçoit aussi qu'à mesure que les refus d'arrangement se renouvellent, l'aigreur gagne ceux qui souffrent, et que de nouvelles exigences sont exprimées. C'est la vieille histoire.

Quand à condamner en bloc les Chevaliers du Travail nul n'en a le droit, avant que des actes repréhensibles n'aient été commis par l'Ordre ou que des doctrines fausses aient été exprimées.

Il serait d'autant plus téméraire de les frapper d'ostracisme dès maintenant, qu'on m'apprend que les loges de Montréal et des environs viennent de charger un avocat catholique distingué, de reviser la constitution locale des Chevaliers du Travail, et de la soumettre à Sa Grandeur Mgr Fabre, qui nommera, dit-on, un comité de théologiens chargés de l'examiner.

Il ne faut pas oublier non plus que M. Powderly est catholique, et bon catholique, pratiquant et sincère.

\*.\*

Une dépêche nous apprend que le prince Albert-Victor, fils aîné du prince de Galles, doit épouser la plus jeune des filles du roi des Belges, la princesse Clémentine.

Ceci est leur affaire et je n'y vois rien à redire, mais ce que je trouve plus étrange, c'est la fin des télégrammes :

“En vue de cet événement, la princesse Clémentine est instruite dans la foi protestante.”

Clémentine ne me semble pas être bien ferme dans ses convictions, et le père Léopold II, paraît croire qu'on traite les affaires religieuses comme ses sujets font le commerce de bière.

Est-ce de la bière brune, blanche, du faro qu'il vous faut, on va vous en faire ?

J'ai des filles à marier dit le papa royal, vous en voulez une, comment la désirez-vous, catholique, protestante, schismastique ? on va vous arranger cela.

Si pareille chose se passait dans une famille plébéienne !

LÉON LEDIEU.

## NOS CLICHÉS DE GRAVURES

*L'amélioration notable que les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ ont remarquée depuis quelque temps dans nos gravures, est due au nouveau système que nous employons, le "Gillotage" sur zinc perfectionné.*

*A ce propos, nous donnons avis aux intéressés que l'administration du MONDE ILLUSTRÉ ne se refusera pas à vendre ses clichés de gravures à d'excellentes conditions.*

Quand vous avez brisé votre voiture en versant dans l'ornière, il ne manque pas de gens pour vous dire où était le chemin.

Le bonheur des grands, des riches, des heureux du siècle ressemble de loin à ces palais magiques que l'on croit découvrir à l'horizon des mers de l'Orient. Approchez : vous trouverez des vapeurs et des nuages chargés de tempêtes.

## DITES-LE-MOI

Si vous voyez une étoile  
Qui scintille au firmament,  
Comme sur l'azur d'un voile  
Un diamant ;  
Une étoile à la lumière  
Plus douce qu'une prière,  
Plus radieuse qu'un roi :  
Dites-le-moi.

Si vous voyez d'aventure  
Un sourire gracieux,  
Une brune chevelure  
Et deux beaux yeux,  
Un délicieux visage  
Que l'on admire au passage,  
Et qui ne sait pas pourquoi :  
Dites-le-moi.

Car dans l'étoile qui brille  
Sont les destins de mes jours,  
Dans la brune jeune fille  
Sont mes amours.  
Tout me sera-t-il fidèle ?  
Mon étoile est-elle belle ;  
Ai-je bien placé ma foi ;  
Dites-le-moi.

PROSPER BLANCHEMAIN.

## ÉTIQUETTE

**S**i une personne de haut rang veut vous faire monter le premier dans une voiture, il est mieux de s'incliner et d'obéir que de refuser.

Un monsieur doit toujours précéder une dame lorsqu'elle monte un escalier et la suivre lorsqu'elle descend. Il doit sortir le premier de voiture et présenter sa main à la dame qu'il accompagne.

Le comble de la bonne éducation sociale d'une femme, est l'aisance et le naturel de ses manières.

Il faut être poli, mais ne pas se porter aux extrêmes, ce qui est vulgaire. La politesse exagérée est une comédie, c'est la parodie de la vraie ; elle produit de l'embarras et du malaise.

Quand il s'agit de présenter une dame et un monsieur l'un à l'autre, il faut d'abord obtenir le consentement de la dame, et la présentation ne peut se faire que par un ami commun. S'il s'agit de personnes du même sexe, il faut commencer par présenter l'inférieur au supérieur.

L'étiquette à suivre dans la présentation est celle-ci : accompagner le monsieur jusqu'à la dame qu'il désire connaître ; si celle-ci est assise, elle ne se lève pas. Celui qui présente disant : puis-je ou permettez-moi de vous présenter M... Là-dessus, tous deux s'inclinent sans se donner la main ; celui qui a fait la présentation se retire et laisse les nouvelles connaissances à la conversation.

Il appartient ensuite à la dame, à la prochaine rencontre, d'intimer qu'elle reconnaît celui qui lui a été présenté. Un monsieur ne doit ni s'incliner, ni donner la main à une dame qu'en autant que celle-ci ait fait le premier mouvement. Sur la rue, s'il la rencontre et s'aperçoit qu'elle désire lui parler, il doit la suivre et continuer de marcher avec elle dans la direction qu'elle suit. Il n'est pas permis d'arrêter une dame dans la rue pour causer.

## NOTES ET IMPRESSIONS

Agir dans la passion, c'est mettre à la voile pendant l'orage.

Il vaut mieux employer notre esprit à supporter les infortunes qui nous arrivent, qu'à prévoir celles qui peuvent arriver.

Un proverbe musulman dit : “ Si tu fais du bien à quelqu'un, jettes-en le souvenir à la mer ; si les poissons l'engloutissent, Dieu s'en souviendra.”

Quand on sait bien régler son temps, il nous reste quelques moments de loisir que nous devons employer à agrandir notre intelligence et notre cœur.

Peu d'hommes ont assez de fermeté et d'étendue d'esprit pour comprendre que le bonheur n'est ni dans la richesse ni dans le rang, et pour vivre tranquillement heureux chez eux.



LES PREMIÈRES ARMES

LA  
PORTEUSE DE PAIN

DEUXIÈME PARTIE.—(Suite.)

CIV

ES trois spectateurs de cette scène émouvante pleuraient sans en avoir conscience, mais leurs larmes étaient douces, Georges dénoua brusquement l'étreinte qui retenait Lucie.

—Nous sommes les enfants de Jeanne Fortier, ma sœur ! dit-il, les enfants d'une condamnée ! Notre mère est innocente, mais aux yeux des hommes elle n'en a pas moins assassiné le père de Lucien, pour le voler ! Elle est martyre, et nous ne pouvons pas prouver son innocence ! Nous ne pouvons pas demander sa réhabilitation ! Ah ! c'est horrible ! Dieu ne nous viendra-t-il point en aide ?

—Ne doutez pas de Dieu, mon ami ! s'écria Lucien en prenant la main du jeune avocat. Vous serez mon frère ! Les preuves de l'innocence de Jeanne Fortier, votre mère, ces preuves que vous demandiez au ciel, nous vous les apportons.

—Les preuves, les preuves, balbutia Lucie, pouvant à peine croire ce qu'elle entendait.

—Où sont-elles ? demanda Georges impétueusement.

—En voici une, d'abord, fit Etienne en présentant à son ex-pupille la lettre de Jacques Garaud. Lis, mon enfant.

Georges dévora cette lettre.

—Oui, oui, s'écria-t-il ensuite. C'est la preuve du crime ! Ah ! ma mère ! ma mère ! Dieu a donc eu pitié à la fin ! Mais cette preuve décisive, on la croyait perdue. Où donc se trouvait-elle ?

—Dans les flancs du petit cheval de carton que tu portais lorsque ta mère et toi vous vous êtes présentés à la cure de Chevry, répondit Etienne Castel.

En entendant ces paroles, il sembla au jeune avocat qu'un voile se déchirait soudainement devant ses yeux. Tous les souvenirs de son enfance, depuis si longtemps évanouis, se ravivèrent et firent à la fois irruption dans son cerveau.

—Ah ! dit-il, en pressant son front entre ses deux mains. La lumière éteinte se rallume. Je me souviens. Ce cheval, je jouais avec lui dans la cour d'une grande usine, que plus tard, par une nuit noire, j'ai vu dévorer par l'incendie. Ce cheval avait aux flancs une blessure, un trou béant, et je mettais dans ce trou, pour le combler, tout ce qui me tombait sous la main. J'ai ramassé la lettre que voilà, et je m'en suis servi, avec d'autres papiers et des chiffons, pour garnir le vide. Et ma mère la cherchait en vain ! Et faute de cette preuve elle a été condamnée ! Hélas ! elle arrive trop tard. Jacques Garaud ne pourra plus avouer qu'il a tracé ces lignes, il est mort.

—Jacques Garaud est vivant ! répliqua l'artiste.

—Vivant ?

—Oui, et aujourd'hui riche, heureux, estimé, il se cache sous un nom que vous connaissez tous, celui de Paul Harmant.

—Paul Harmant ! répétèrent à la fois Lucie et Lucien avec épouvante.

—Oui, Paul Harmant, qui a voulu faire assassiner Lucie. Paul Harmant qui a dénoncé Jeanne Fortier, après avoir échoué dans une tentative de meurtre dirigée contre elle.

—Ah ! le misérable ! le misérable ! Mais êtes-vous certain de ce que vous avancez ? demanda Georges.

—Certain, oui ! Le vrai Paul Harmant est mort il y a vingt-cinq ans dans un hôpital, à Genève.

—Vous en avez la preuve ?

—Voici son extrait mortuaire. Le Paul Harmant d'aujourd'hui, le millionnaire, le grand industriel, l'ex-associé de James Mortimer, n'est autre que Jacques Garaud !

CV

—Jacques Garaud ! répéta Georges, qui le prouve ?

—Tout ce qu'il a fait contre les tiens, répondit Etienne Castel, et toi même tu dois avoir ici les moyens de t'en assurer.

—Comment ?

—Tu possèdes certainement dans tes dossiers quelque échantillon de l'écriture du constructeur de Courbevoie.

—Oui, oui, fit vivement le jeune avocat ; cette lettre...

Et il prit sur son bureau la lettre du millionnaire qu'il avait reçue la veille. Etienne la saisit, y jeta les yeux, et poussa un cri de triomphe.

—La même écriture ! dit-il ensuite. Vous voyez que le doute est impossible ! Vous voyez que Paul Harmant est bien Jacques Garaud, l'assassin de Jules Labroue, père de notre ami !

Lucien épouvanté murmura :

—Et cet homme, sachant qui j'étais, voulait me faire épouser sa fille ! Pourquoi ?

—Pour vous lier les mains ! Pour vous forcer au silence le jour où quelque circonstance imprévue viendrait vous révéler son passé.

—Le misérable ! Et je ne puis le livrer à la justice !

—Pourquoi ?

—La prescription le couvre.

—Allons donc ! répliqua violemment Etienne Castel. La prescription existe pour les crimes d'Alfortville, c'est vrai ; mais les tentatives d'assassinat commises sur Lucie et sur Jeanne le font tomber sous le coup de la loi !

—Songeons à ma mère, reprit Georges. Qu'est devenue ma mère ?

—Nous la retrouverons, je te l'ai déjà dit. Nous pourrons tous lui ouvrir nos bras et nos cœurs, l'aimer et l'honorer.

—En ce qui concerne Paul Harmant, que décidez-vous ?

—Etes-vous prêts à n'agir que d'après mes conseils ?

plus noirs cauchemars avaient peuplé son sommeil, lui montrant Ovide arrêté, marchant, les menottes aux poignets, entre deux gendarmes. Lui-même s'était vu assis sur les bancs de la cour d'assises, et toutes ses victimes passaient devant lui, menaçantes, lui jetant l'une après l'autre les épithètes de voleur, d'incendiaire et d'assassin. Quand au point du jour il sortit de cet effroyable cauchemar, il se sentait brisé au physique et au moral ; une sueur froide couvrait ses membres. Levé à la hâte et rapidement habillé, il eut d'abord beaucoup de peine à chasser le souvenir des visions de la nuit. Cependant peu à peu il les oublia pour ne plus se souvenir que d'Ovide. Le Dijonnais allait, sans le moindre doute, lui écrire ou lui envoyer une dépêche explicative. Trop préoccupé pour s'occuper d'affaires et de surveillance de travaux, il résolut cependant de se rendre à Courbevoie, afin de savoir si Ovide avait donné signe de vie. Vers neuf heures, il sortit, passa chez son banquier, se fit remettre la somme promise à son complice, et donna l'ordre de le conduire à l'usine. Aucune lettre, aucune dépêche ne l'y avaient précédé. Il attendit. A onze heures, rien n'était arrivé. Le misérable, littéralement affolé d'angoisse, revint à Paris.

Mary se trouvait encore plus souffrante ce jour-là que de coutume. La veille, elle avait craché le sang. Une fièvre lente brûlait ses veines et l'accablait. Son père, en rentrant à l'hôtel, fut douloureusement frappé de ce changement

subit. Il éprouva au cœur une souffrance aiguë, et, même au milieu de ses préoccupations, cette pensée noire envahit son âme. Les médecins l'avaient-ils trompé ? Mary pouvait-elle mourir si jeune ? Les larmes lui montèrent aux yeux. Pour ne pas les laisser couler, il dut se faire violence. Au déjeuner, il se plaignit d'une migraine, afin d'avoir un prétexte pour ne point manger. Mary, de son côté, ne faisait preuve d'aucun appétit, et l'abattement se peignait sur son visage.

—Chère mignonne, lui demanda le millionnaire, tu souffres ?

—Un peu, père. Mais ce ne sera rien.

—Je te trouve aujourd'hui l'air bien sombre.

—J'ai mal dormi, cette nuit.

—Tu avais la fièvre

—Peut-être. Des rêves effrayants ont troublé mon sommeil.

—Comme les miens, pensa le millionnaire.

Il ajouta tout haut :

—J'espère bien que tu ne vas pas t'attrister pour des songes. Ce serait folie.

—Ah ! c'est qu'ils étaient terribles, ces songes !

—De quelle nature ?

—Oh ! d'une nature absurde ; mais dans les rêves, tu le sais bien, les choses les plus absurdes prennent un terrible cachet de réalité.

—Que voyais-tu donc ?

—Toi.

—Que m'arrivait-il ?

—Tu étais en prison, on t'accusait d'un crime.

Jacques Garaud tressaillit violemment, mais il eut assez d'empire sur lui-même pour cacher son trouble.

—D'un crime ? répéta-t-il avec un éclat de rire forcé. Tu conviendras, mignonne, que c'est invraisemblable ! Quel était ce crime ?

—Un meurtre. Tout à coup le tableau changea.

—Comme dans une féerie, alors !

—Au lieu d'une prison, continua Mary, je vis une grande salle où il y avait beaucoup de monde. Tu étais là. En face de toi se trouvaient des juges et un groupe de personnes qu'il me semblait connaître. L'une de ces personnes ressemblait à mon

fiancé Lucien. Une autre avait les traits de la principale figure du tableau d'Etienne Castel représentant une arrestation. Tous gesticulaient et parlaient en te désignant. Leurs voix bourdonnaient à mes oreilles, mais je ne pouvais distinguer nettement les paroles prononcées par eux. Brusquement je te vis pâlir et chanceler, puis tout disparut sous un nuage sombre.

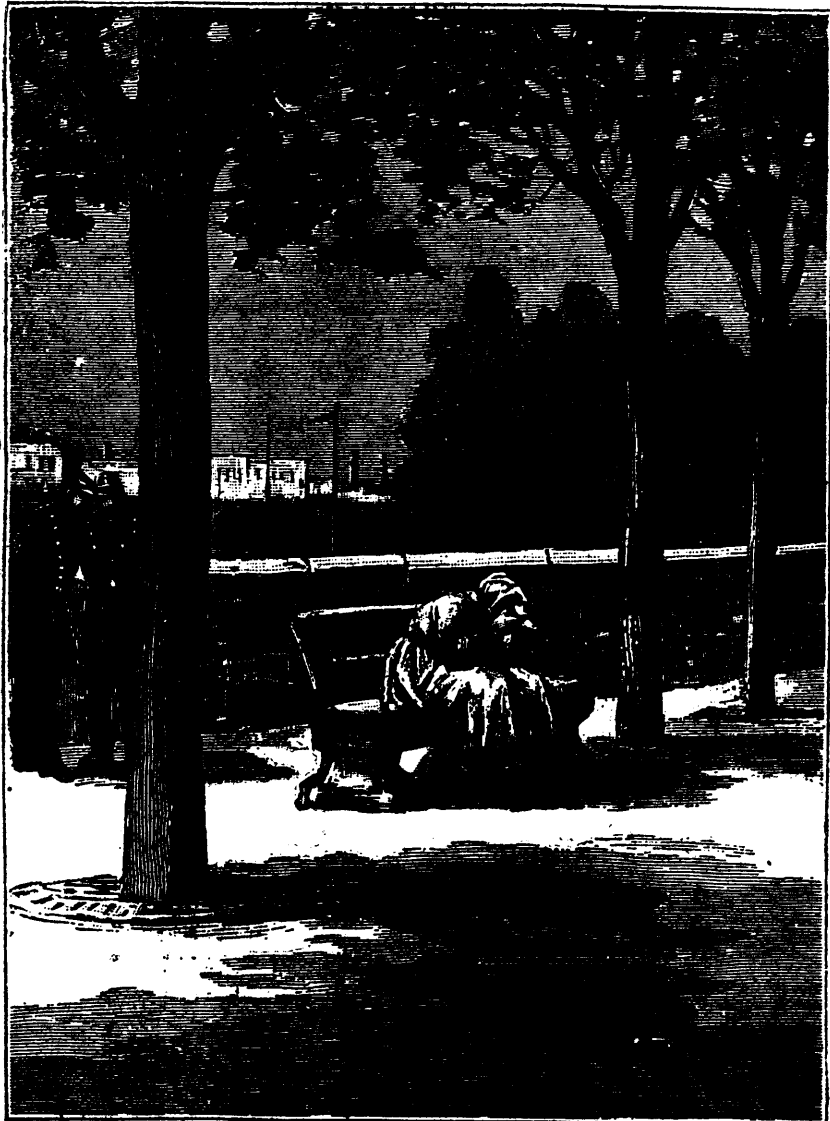
—Le rêve était fini ? demanda le grand industriel d'une voix qu'il essayait de rendre moqueuse, mais qui n'était que rauque et tremblante.

—Pas encore, répondit Mary, la lumière revint, une lumière aussi terne, aussi triste que l'aube d'un jour pluvieux. Au milieu d'une flaque de sang je vis un corps étendu. Père, tu vas comprendre mon horreur. Ce corps n'avait plus de tête.

Paul Harmant se leva, comme mû par un ressort, porta les deux mains à son cou et recula tout effaré.

—Oh ! tais-toi ! fit-il avec un cri de colère. Pourquoi viens-tu me raconter ces divagations effrayables ?

—Père tu as voulu connaître mon rêve. Tu m'as questionnée. J'ai répondu. Ah ! quelle nuit j'ai passée.



Deux sergents de ville l'observaient de loin depuis un instant.—(Voir page 398, col. 1.)

—Oui, oui, répondirent Georges et Lucien.

—Eh bien, alors, venez donc !

Nos cinq personnages quittèrent l'appartement de la rue Bonaparte et gagnèrent les deux voitures qui stationnaient à la porte. Georges et Lucie, sa sœur, occupèrent une de ces voitures. Etienne, Lucien et Raoul montèrent dans l'autre.

—Où allons-nous ? demanda le cocher qui tenait la tête. L'artiste répondit en donnant l'adresse de la rue Murillo, puis il ajouta :

—Vous m'arrêterez en route devant un bureau de tabac. Les voitures s'ébranlèrent et firent halte au bout de quelques minutes à la porte d'un débit de tabac, où l'artiste acheta une feuille double de papier timbré.

\* \* \*

La veille au soir, ou plutôt ce même jour, Paul Harmant avait regagné son logis à une heure du matin, très étonné, très préoccupé, très inquiet de l'inexactitude de Soliveau, lui donnant un rendez-vous et ne s'y trouvant pas. Il n'était parvenu à s'endormir que fort avant dans la nuit, et les

—Tais-toi ! tais-toi ! répéta le misérable. Tais-toi ! je le veux, je l'ordonne !

—Je n'ajouterais pas un mot, mais à l'impression produite sur toi par ce songe insensé, juge de ce que j'ai dû souffrir.

Paul Harmant courba la tête. En écoutant, haletant, éperdu, le récit de sa fille, il y trouvait une étrange, une incompréhensible coïncidence avec le rêve qu'il avait fait lui-même, et la fièvre qui brûlait les veines de Mary s'allumait dans les siennes. Il s'approcha de la jeune malade, et l'embrassa longuement.

—Tu sors ? lui demanda-t-elle

—Non. Je vais dans mon cabinet de travail.

—Oh ! tant mieux, père.

—Pourquoi tant mieux ?

—Tu ne peux te figurer combien j'aurais peur aujourd'hui, si je restais seule à l'hôtel !

Paul Harmant ne répondit pas et quitta la salle à manger. Après avoir refermé sur lui la porte du cabinet de travail, il se laissa tomber sur un fauteuil, et le visage bouleversé, le regard vague, il se plongea dans une rêverie profonde et sombre.

\* \*

En quittant le "Rendez-vous des boulangers," tandis que tous ceux qui l'aimaient protégeaient sa fuite, Jeanne à moitié folle avait marché, ou plutôt couru, droit devant elle, au hasard. Elle ne pensait pas. Il lui semblait qu'une sorte de brouillard remplissait son cerveau. Les cris d'Ovide Soliveau, ses divagations, ses menaces, les paroles des agents, les murmures des compagnons irrités, bruissaient encore à ses oreilles. Elle gagna les quais et les suivit dans la direction de Passy. En arrivant, épuisée de fatigue, hors d'haleine, à l'esplanade des Invalides, la porteuze de pain se laissa tomber sur un banc et promena autour d'elle un long regard craintif.

CVI

La pauvre Jeanne tremblait de voir apparaître soudainement à ses côtés les deux hommes qui avaient prononcé son nom et qui avaient voulu l'arrêter. Au bout de quelques secondes, voyant qu'elle n'était point poursuivie, elle se sentit plus calme, il lui redevint possible de réfléchir. Sa première pensée fut pour Lucie, pour sa fille. Ne pourrait-elle donc plus la revoir ? Dieu ne lui aurait permis de retrouver un de ses deux enfants que pour lui donner l'immense douleur d'en être séparée de nouveau. La porteuze de pain eut un moment de découragement absolu, de désespoir sans bornes.

—Tout est fini pour moi ! se dit-elle. On sait que je suis à Paris. On saura bien vite où je travaillais. On connaîtra ma demeure. Les policiers vont se mettre à ma recherche, et si je ne veux pas rentrer dans une maison centrale, je ne dois plus retourner au quai Bourbon. Je vais être obligée de me cacher de nouveau, fuir encore, de m'éloigner de mon enfant. Ma vie sera toujours maudite.

Jeanne avait laissé tomber sa tête sur sa poitrine. Elle la releva brusquement.

—Mais Jacques Garaud est vivant, cet homme l'a dit, murmura-t-elle tout à coup. Jacques Garaud se dissimule sous le nom de Paul Harmant. Cet homme ne mentait pas. A cette heure il est certainement arrêté. Il parlera, il nommera son complice. Alors on saura que j'ai été condamnée injustement, et je pourrai rester libre, revoir ma fille, ma Lucie bien-aimée. Oui, mais si Jacques Garaud, averti à temps, trouvait moyen d'échapper à la justice par la fuite ! Si ce misérable, qui a voulu me tuer il y a quelques jours, et qui voulait aujourd'hui m'enligner pour me contraindre à me dénoncer moi-même, n'était pas arrêté, ou s'il rétractait ce qu'il a dit, où trouverais-je des preuves, moi ? J'aurais beau crier : "C'est Jacques Garaud !" Il répondrait : "Je suis Paul Harmant !" Et ce n'est pas moi, moi l'évadée de Clermont, qu'on croirait ! C'est lui, l'homme important, lui, le millionnaire ! Mon Dieu, prenez pitié de moi ! Conseillez-moi ! Guidez-moi !

Et Jeanne se mit à pleurer à chaudes larmes. Deux sergents de ville l'observaient de loin depuis un instant. Son attitude brisée, ses gestes de désespoir, les intriguèrent. Ils s'approchèrent doucement de la porteuze de pain sans attirer son attention, et l'un d'eux lui posa sa main sur l'épaule. Jeanne tressaillit, leva les yeux, reconnut l'uniforme des gardiens de la paix et se mit à trembler.

—Qu'avez-vous, ma brave femme ? Etes-vous malade ? demanda celui qui venait de lui causer une si grande frayeur.

A la manière dont ces mots furent prononcés, Jeanne devina qu'on ne savait qui elle était et qu'on ne lui voulait pas de mal, mais elle comprit en même temps qu'il fallait répondre sans hésiter sous peine d'attirer des soupçons sur elle. Aussi s'empressa-t-elle de répliquer :

—J'ai du chagrin, monsieur, un grand chagrin.

—Eh bien, ma brave femme, il faut rentrer chez vous

—Oui, monsieur.

Jeanne quitta le banc sur lequel elle était assise et se remit à marcher. Le pont des Invalides était devant elle. Elle le prit, se trouva dans les Champs-Élysées qu'elle remonta jusqu'à l'Arc-de-Triomphe, suivit machinalement l'avenue du Bois-de-Boulogne et s'engagea dans le bois. La nuit venait. La porteuze de pain se laissa tomber sur le gazon, sous les arbres, et donna de nouveau un libre cours à ses pleurs. Cette fuite lui remettait en mémoire ce qui s'était passé vingt-et-une années auparavant, quand, tenant par la main son petit Georges, elle s'éloignait, à travers les ténèbres, de l'usine d'Alfortville en feu. Elle revit les gardiennes qui l'arrêtaient dans le jardin du presbytère de Chevry. Elle revit la cour d'assises, la Salpêtrière, la maison centrale, et sa seconde fuite, sous la neige. Prise de vertige alors, Jeanne s'évanouit. Lorsqu'elle se ranima, la nuit était profonde. Elle se leva.

—Dans ce bois il doit y avoir des gardes, se dit-elle. On

pourrait me demander d'où je viens, où je vais. Il faut en sortir.

Elle prit un sentier qui la conduisit à une allée large que bordaient de grands arbres. Sans savoir où aboutissait cette allée, elle la suivit ; mais d'autres avenues se greffaient sur celle-là et, après avoir marché toute la nuit, elle se trouvait à la lisière de la plaine de Longchamps quand arriva l'aube du jour. Alors elle cotoya la Seine dans la direction du pont de Neuilly. Ses forces l'abandonnaient ; elle ressentait les premières atteintes de la faim. Outre les deux cents francs en or remis par la patronne du "Rendez-vous des boulangers," Jeanne avait dans sa poche une dizaine de francs en menu monnaie. Quand elle arriva au pont de Neuilly, les boutiques s'ouvraient. Elle entra chez un marchand de vin, se fit servir un peu de viande froide et de pain, mangea lentement et resta longtemps assise, jetant un regard sombre à l'eau qui coulait devant elle.

—Mourir, murmura-t-elle tout à coup. N'y a-t-il donc plus que cela pour moi, à cette heure ? Quoi, j'abandonnerais l'enfant retrouvée déjà ! J'oubliais que j'en ai un autre à retrouver encore ! Je me réfugierai dans l'éternel sommeil, laissant Jacques Garand impuni, libre d'aimer sa fille et de lui donner pour mari l'homme dont il a tué le père ! Non ! non ! ce serait lâche ! Cela ne sera pas !

Et Jeanne se leva, ravivée, transfigurée.

—Suis-je loin de Courbevoie ? demanda-t-elle à la servante du marchand de vin

—Non, madame. Courbevoie est de l'autre côté du pont.

—Connaissez-vous l'usine de monsieur Paul Harmant ?

—Si je la connais ! Je crois bien ! On la voit d'ici. Tenez, c'est sur la berge, presque en face.

Et la servante indiquait du doigt les vastes bâtiments de la fabrique, les hautes cheminées de briques que couronnait un panache de fumée. Jeanne remercia, partit, traversa le pont et gagna l'usine. La petite porte placée près de la grande était close. Elle sonna. Une femme vint ouvrir et demanda :

—Que voulez-vous, madame ?

—Je voudrais parler à monsieur Paul Harmant.

—Vous arrivez trop tard. Monsieur Paul Harmant est venu ce matin, mais il est reparti tout à l'heure.

—Pour où ?

—Pour Paris. Si vous avez besoin de le voir, allez rue Murillo. Tout le monde vous indiquera son hôtel.

—J'y vais.

Jeanne se dirigea vers Paris. Elle avait pris une résolution terrible. Une heure après, elle sonnait à la porte de l'hôtel du millionnaire.

\* \*

Depuis le moment où nous l'avons vu s'enfermer dans son cabinet de travail, le père de Mary n'avait point quitté l'attitude prise par lui en y entrant. Son esprit allait tour à tour avec épouvante du passé au présent et du présent à l'avenir. La pensée de l'avenir surtout l'obsédait. L'avenir n'était-il pas indiqué par le rêve de sa fille, ce rêve étrange et effrayable qui lui rappelait le sien, ce rêve dont chaque détail produisait sur lui l'effet d'un glas funèbre, ce rêve qui le conduisait à la dernière étape de sa vie en lui montrant un cadavre sans tête. Un coup frappé discrètement à la porte le tira de ses préoccupations sinistres. Il se redressa et cria d'entrer. Le valet de chambre parut.

—Qu'y a-t-il, Théodore ? lui demanda l'industriel d'une voix altérée par la fièvre.

—C'est une femme d'un certain âge qui désire voir monsieur. Elle vient, dit-elle, de Courbevoie, où elle espérait rencontrer monsieur.

—Que me veut cette femme ?

—Elle ne peut, paraît-il l'apprendre qu'à monsieur.

—A-t-elle dit son nom ?

—Elle a dit simplement qu'elle venait de la part de monsieur Ovide.

En entendant ce nom, Paul Harmant eut quelque peine à cacher son trouble.

Le valet de chambre attendait la réponse de son maître. Paul Harmant lui dit après un instant de réflexion :

—Faites entrer cette femme.

Le millionnaire, tournant le dos à la porte, s'occupait à mettre hors de vue divers papiers placés sur son bureau. Le valet de chambre introduisit la visiteuse et se retira en refermant la porte derrière elle. Paul Harmant se retourna pour voir quelle personne Ovide Soliveau lui envoyait. Soudain il poussa un cri sourd, et, livide, terrifié, les yeux hagards, il recula jusque dans un angle de la pièce. Il avait devant lui maman Lison, la porteuze de pain, maman Lison qu'Ovide prétendait avoir écrasée sous l'échafaudage de la rue Git-le-Cœur !

CVII

Jeanne Fortier, debout et menaçante, étendit vers lui la main

—Ah ! dit-elle d'une voix basse et lente, votre terreux vous accuse ! Elle me prouve que c'est par votre ordre qu'on a voulu m'assassiner !

L'ex-contremaître d'Alfortville crut sentir en ce moment la folie envahir son cerveau. Il comprit, que s'il ne faisait pas tête à l'orage, il était perdu, et, marchant vers Jeanne, il s'écria :

—Vous, malheureuse ! vous ici !

—Oui, moi ! Ah ! vous ne vous attendiez guère à me voir, n'est-ce pas ?

—Je l'avoue ! je ne pouvais vous croire autant d'audace ! Que venez-vous faire dans ma maison ?

—Vous osez le demander ! En me voyant n'avez-vous pas compris qu'enfin j'ai soulevé le masque qui vous cache depuis si longtemps !

Le faux Paul Harmant haussa les épaules.

—Cette femme est folle ! murmura-t-il.

—Folle ! répéta Jeanne, oui, j'ai été folle pendant dix

années, mais Dieu a daigné me rendre la raison pour me permettre d'arriver au but de ma vie ! Ce que je viens faire ici ? Je viens vous demander compte de ce que j'ai souffert depuis vingt-et-un ans, Jacques Garaud !

Le millionnaire feignit l'étonnement.

—Jacques Garaud ? répéta-t-il ; quel est ce nom ?

—C'est le vôtre !

—Le monde entier sait que je m'appelle Paul Harmant.

—J'apprendrai au monde entier que vous vous appelez Jacques Garaud !

—Je vous répète que vous êtes folle, Lise Perrin.

—Je ne suis point Lise Perrin. Je suis Jeanne Fortier, votre victime ! Jeanne Fortier, condamnée à votre place.

—Un mot de plus et je sonne pour vous faire chasser d'ici.

—Sonne donc, misérable ! Si tu sonnes, on viendra, et je dirai à tes valets qui je suis et qui tu es !

—Taisez-vous !

—Je ne me tairai pas ! Dénoncée par toi et ton complice, on me cherche, on me traque ! Je suis venue ici, chez toi, pour que la police puisse nous arrêter ensemble ! Une fois pris, il te faudra bien avouer que tu es l'unique auteur du crime d'Alfortville, et que depuis tu as voulu faire tuer ma fille, ma Lucie, et me faire assassiner moi-même !

Jacques Garaud allait répondre, il n'en eut pas le temps. La porte s'ouvrit brusquement et Mary, livide et chancelante, parut sur le seuil

—Que se passe-t-il donc, mon père ? demanda-t-elle d'une voix éteinte. Il m'a semblé qu'on parlait bien haut. Le millionnaire s'élança vers Mary avec un geste de désespoir.

—Mon enfant chérie, lui répondit-il en essayant de la repousser hors du cabinet, va-t'en, éloigne-toi, cette femme est folle. Elle insulte, elle s'emporte, elle menace.

—Eh bien ! mon père, il faut appeler, il faut qu'on vienne et qu'on la chasse de notre maison.

—J'attends, dit Jeanne.

Mary s'approcha d'elle et lui adressa ces mots :

—Qui êtes-vous ?

—Demandez cela à votre père.

—Que voulez-vous ?

—Qu'on arrête cet homme avec moi, et que justice soit faite !

—Tu vois bien qu'elle est folle ! s'écria Paul Harmant.

—Vous voyez bien que vous n'osez pas appeler ! répliqua Jeanne. L'un de nous deux a peur, et ce n'est pas moi !

—Sonnez donc, mon père ! sonnez donc ! reprit la jeune fille.

Le millionnaire restait muet et immobile. Mary le regardait avec stupeur.

—Mais pourquoi donc ne sonnez-vous pas ? demanda-t-elle.

L'évadée de Clermont poussa un éclat de rire sinistre.

—Je vous l'ai dit, fit-elle ensuite, parce qu'il a peur.

—Eh bien ! je sonnerai, moi !

Et la fille de Paul Harmant se dirigea vers la cheminée, aussi vite que le lui permit sa faiblesse.

—Mary, Mary, balbutia le misérable en l'arrêtant du geste, non, non. N'appelle pas, ne sonne pas.

L'enfant se retourna vers son père.

—Pourquoi donc ? répéta-t-elle.

—C'est moi qui vais répondre, dit Jeanne Fortier, il ne veut pas qu'on sache que Paul Harmant est Jacques Garaud, le voleur, l'incendiaire et l'assassin !

—Silence, malheureuse ! silence ! bégaya l'industriel.

Mais Jeanne continua :

—Après vingt-et-un ans de ténèbres et d'impunité, il sait que la lumière va briller, enfin, que la justice aura son tour, et il tremble.

—Ah ! tais-toi ! tais-toi ! cria Paul Harmant en s'élançant sur Jeanne, tais-toi ou sinon...

Mais déjà Mary s'était jetée entre lui et la visiteuse.

—Je veux que cette femme parle ! dit-elle. La violence ne prouve rien ! si elle ment, vous lui répondrez.

Dompté par le regard de sa fille, et la tête, d'ailleurs, absolument perdue, le millionnaire se laissa tomber sur un fauteuil. L'évadée de Clermont poursuivit :

—Il y a vingt-et-un ans, cet homme a volé, incendié, assassiné, et joignant à tant de crimes un crime plus lâche encore, peut-être, a fait croire à sa mort héroïque et m'a laissée condamner à sa place ; puis, couvert du sang de la victime dont il emportait les dépouilles, il a pris un faux nom et il a épousé votre mère !

—Tais-toi ! tais-toi ! dit Mary Paul Harmant.

—Parlez ! je le veux ! dit Mary pour la seconde fois.

—En Amérique il fit une immense fortune, continua la porteuze de pain, et il revint vivre heureux en France, tandis que j'agonisais lentement en prison. Je voulais, avant de mourir, revoir mes enfants, séparés de moi, perdus pour moi à la suite du grand désastre qui m'avait accablée. Je m'évadai et je me mis à leur recherche. Lui aussi les cherchait, le misérable, et le hasard le mit d'abord en face du fils de l'homme assassiné par lui jadis. Lucien Labroue, qu'il voulait vous donner pour mari.

La jeune fille poussa un gémissement sourd et regarda son père qui détournait la tête.

—Lucien Labroue aimait ma fille, poursuit Jeanne, et pour lui arracher du cœur cet amour, votre père eut l'audace infâme de lui dire : " Celle que vous aimez est la fille de la misérable créature qui a tué votre père ! "

—C'est horrible ! balbutia Mary en cachant son visage dans ses mains.

—Oui, bien horrible, n'est-ce pas ? Voilà ce qu'a fait cet homme, voilà pourquoi il tremble devant moi ; voilà pourquoi il vous a empêchée, tout à l'heure, de sonner vos gens ! Allons, Jacques Garaud, lève-toi et dis à ta fille que je n'ai pas menti, que tu es bien le voleur, l'incendiaire, l'assassin d'Alfortville !

LES PREMIÈRES ARMES  
(Voir gravure)

**H** ! qu'elles ont laissé un doux souvenir au cœur, ses premières armes, dont la veillée fut si riche d'espérances ! Et comme il est fier, le beau baby aux longues boucles blondes, à cheval sur le brave César, le sabre au côté, le fusil en bandoulière ! Heureux âge où la vie n'a que des sourires ! Pour lui, le passé n'a pas encore commencé d'exister ; toutes les joies sont entières ; il peut s'y abandonner sans craindre, à chaque anniversaire, de sentir une larme perler au coin de sa paupière !

MODES DE PRINTEMPS

**U**x premiers sourires du printemps, les femmes, sœurs des oiseaux et des fleurs, changent de plumage et de corolle. Dentelles, velours, draps élégants, plumes, etc, sont mis à contribution, c'est pourquoi nous prions nos lectrices de jeter un coup d'œil sur les nouveautés suivantes :



Capote printemps

Capote printemps, en dentelle ; le fond est tout en roses thé et la passe en dentelle posant sur les cheveux ; un gros nœud de faille française avec branches de roses achève la garniture ; brides de faille.



Manteau ajusté

Manteau ajusté en drap noir et pékin ; croisé devant et boutonné sur le côté gauche de l'épaule à la taille. Le drap ouvert devant comme l'indique la figure, laisse paraître un plastron plissé fait en

pékin, se continuant devant entre la basque. Le côté gauche de la basque rapporté forme une sorte de patte carrée avec boutonniers, boutonnant des boutons semblables à ceux du devant. Le dos de la basque, également rapporté, est fait en pékin plissé. Cols et parements plats faits en pékin.

Mesurage.—L'étoffe nécessaire à la confection de ce vêtement est : 2 verges de drap ; 2 verges  $\frac{3}{4}$  de pékin ; 4 verges 16 pouces de doublure et 18 boutons.



Élégant chapeau

Élégant chapeau de théâtre ou de visite, en dentelle crème sur transparent rose. Un panache de trois plumes roses ; avec nœud de même teinte, compose la garniture de cet élégant chapeau.

NOS SOUVENIRS

**L**LE la conserve avec soin, loin de rire en voyant la poupine aux yeux d'émail, aux cheveux rappelant les quenouilles des bonnes vieilles d'autrefois, elle embrasse cette figure de cire. Cette poupée n'était-elle pas sa fille, alors qu'elle était tout bébé, qu'elle n'avait pas huit ans ? C'est le dernier joujou donné par son père, et, si elle embrasse la poupée qui reste muette, avec un sourire béat sur ses lèvres peintes, c'est qu'elle songe à ce père qui n'est plus.

Ce petit chapelet blanc lui rappelle le jour où, innocente et pure, elle s'est approchée de Dieu pour la première fois. Heureuse et confiante, elle parlait aux anges, pendant que sa bonne grand-mère, l'enveloppant d'un regard attendri, demandait à Dieu de lui conserver cette enfant, le seul bien qui lui restât.

Et les chants plaintifs de l'orgue, le parfum des fleurs, la fumée de l'encens, en montant au ciel, semblaient emporter leurs prières.

Comme elle était entourée et recherchée par tous à cette fête mondaine ! Ce bal fut pour elle un véritable triomphe ; si elle l'avait oublié, ce ruban rose, que les années ont pâli, serait là pour lui rappeler ces succès éphémères qui enivrent et fascinent, non seulement les gais et charmants printemps, mais bien de pâles automnes.

Elles sont là toutes ces fleurs, réunies par une faveur verte—couleur de l'espérance—comme elle avait besoin de se rattacher à tout ce qui lui disait "espère." Il ne lui avait encore rien dit ; sa main tremblait cependant lorsqu'il lui offrait ces roses ! Il en ôtait les épines. Mais l'épine qui faisait mal à son petit cœur sensible et affectueux, c'était l'attente de ces mots si doux : "Je t'aime."

Pauvres roses desséchées et jaunies que le moindre souffle fait tomber en poussière, pour elle vous exhalez tout un parfum d'amour !

Puis ce sont ses lettres : "Ma chère petite fian-

cée, il m'est donc enfin permis de vous dire que je vous aime..." Ce soir-là, l'aïeule, dont la vue baisse de jour en jour, a dit en l'embrassant au front : Sois heureuse, ma chère enfant, mais garde dans ton cœur une place pour ta vieille grand-mère.

L'une est toute petite, blanche et nacré, semblable à une perle ; l'autre est assez grosse, elle a fait du mal en tombant. Elles sont là, ensemble, dans la même boîte : celle de bébé est gardée en souvenir ; c'était sa première dent ; l'autre est tombée lorsque la jeune femme est devenue mère ; elle eut un gros soupir, cela la défigurerait, elle serait vilaine maintenant ; mais lorsqu'on lui eût dit que c'était un ravage de bébé, elle n'y songea même plus.

Et, si elles sont ensemble, c'est encore là le secret maternel : la petite lui rappellera des jours heureux, et la sienne le premier sacrifice qu'elle a pu faire à son enfant.

Elle retrouve un même portrait, que l'on voit en sa chambre, et une boucle de fins cheveux blonds.

—La mère n'a pas entendu le premier cri du petit être qui lui prenait sa vie.

Ne sachant d'elle que ce qu'elle a pu en recueillir, en se voyant doublement heureuse par son époux et par son fils, elle croit devoir son bonheur à sa mère qui, du ciel, veille toujours sur elle.

Dans ce dernier tiroir, soigneusement enveloppée, est la croix d'honneur du brave soldat mort en héros sur le champ de bataille. Elle seule touche à ce trésor.

—Mon père !...

Dans ces deux mots tout son cœur passe, sa tendresse et sa fierté.

Petite, ses chagrins n'étaient apaisés que par lui. Et maintenant, si elle souffre—qui n'a pas ses souffrances ?—elle l'appelle encore. Depuis longtemps il ne répond plus. Villersexel a reçu son dernier soupir, mais toute son âme s'est portée vers sa fille. Cette lettre, empreinte de tant de larmes, est là, avec sa croix et ses épaulettes :

"Ma fille chérie, c'est le dernier legs de ton père, qui meurt en te bénissant et te recommandant à celui qui aime et protège les orphelins."

Cette lettre, elle ne la lira pas ; tous ces caractères tracés par une main mourante sont gravés en son cœur ; mais ses lèvres murmurent : "Que n'es-tu là pour caresser le chérubin qui parle de toi avec tendresse. Chaque jour Henri dit sa petite prière devant toi. Je lui cache tous les sabres ; mais je sens bien que, si la France avait besoin de ton fils, je serais la première à lui remettre ta glorieuse épée."

Amour, honneur, patrie, que tels soient les sentiments de mon enfant aux lèvres encore humides de lait, aux yeux remplis de ciel.

O père, qu'il ait ta grande âme et ta mâle fierté !

Femmes, voilà vos trésors ; que vous soyez grande dame ou paysanne ; que vous les enfermez dans l'élégant chiffonnier, la crédence antique ou dans la modeste armoire ; toutes, vous gardez ces reliques du passé.

Tendresse filiale, amour maternel, amitiés saintes et pures, voilà votre lot.

Vous vous comprenez et êtes toutes égales devant ces chers et tendres souvenirs.

YRNEH.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Lorsque vous voudrez broder sur velours, satin, drap—ou toute autre étoffe dans laquelle il est pour ainsi dire impossible de compter les points—vous poserez sur le tissu destiné à recevoir la broderie un canevas très fin ou une grosse mousseline raide ; quand le travail sera terminé, vous enlèverez les fils un à un. De cette façon, votre ouvrage sera vite fait et d'une régularité parfaite.

Le poids moyen du lait est de 5  $\frac{5}{8}$  livres par gallon, mais la richesse le fait varier. Plus il y a de crème, moins il pèse.



## REBUS

G L L L E P ta  
L L L E P tu

## EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Je vais où le vent me mène, sans me plaindre  
ni m'effrayer

## CHOSSES ET AUTRES

L'exploitation des mines d'or de la Beauce est plus prospère que jamais.

Un vétéran de 1812, M. Napoléon Ste-Marie, vient de mourir, à Saint-Hubert, près Montréal.

Plusieurs journaux de France accusent M. de Bismarck d'encourager secrètement les émeutiers de la Belgique.

L'hon. M. Langelier, fait signer en ce moment, à Ottawa, une adresse de félicitations qui sera présentée à Son Éminence le Cardinal Taschereau.

La différence entre un maître et son domestique : "Tous les deux fument les mêmes cigares, mais il n'y en a qu'un qui les paie !..."

Le gouvernement de la province de Québec vient de nommer M. Paul de Cases au poste de secrétaire de l'Instruction Publique, laissé vacant par la mort de M. Oscar Dunn.

Ne gardez jamais du vinaigre dans des cruches ou autres vases en terre : l'acide attaque le vernis, qui est du poison. Des vases en verres sont préférables.

M<sup>me</sup> Sarah Barnhardt est partie de Paris pour sa grande tournée dans les deux Amériques. Ces toilettes sont excessivement belles et ont coûté 80,000 francs.

Consultation cathologique. "Docteur, j'ai un rhume de cerveau dont je voudrais bien me débarrasser... Comment dois-je m'y prendre?" "Soignez comme si c'était votre belle-mère."

Les nègres des Etats-Unis ont 100 journaux, enseignent dans 18,000 écoles publiques avec 900,000 élèves, récoltent annuellement 150,000,000 boisseaux de céréales et 2,700,000 livres de coton.

L'or tiré des mines du Thibet, écrit un missionnaire, est si abondant qu'on s'en sert pour couvrir la façade des maisons d'idoles, et on en fait aussi des idoles et des ornements pour la population.

On dit que dans l'Ohio il y a 955 fermes appartenant à des femmes ; vingt d'entre elles sont des fermes d'élevage et sont entièrement administrées par des femmes. Il y a dans cet Etat 122 femmes-médecins et cinq femmes-avocats.

L'archevêque de Paris a écrit au président Grévy une lettre dans laquelle il exprime son regret au sujet des attaques du gouvernement contre la religion ; il dit que le clergé n'est pas hostile à l'Etat et demande à M. Grévy, au nom de la chrétienté, de juger entre le gouvernement et l'Eglise.

On raconte l'histoire suivante d'une

15022

## "JOHNSTON'S FLUID BEEF."

## SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts. C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis. Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,

NO 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL



vieille dame qui refusait de se laisser consoler par l'assurance de son ministre que quand il partirait elle aurait un meilleur ministre pour son successeur. "Non, non, dit-elle, j'ai vu quatorze changements dans les ministres depuis que je vais au temple, et le dernier était toujours plus mauvais que les précédents."

La *Revue Industrielle* donne les dates de l'introduction des chemins de fer dans les pays suivants : Angleterre, 27 septembre 1825 ; Autriche, 20 septembre 1828 ; France, 1<sup>er</sup> octobre 1828 ; Etats-Unis, 28 décembre 1829 ; Belgique, 5 mai 1835 ; Allemagne, 7 décembre 1833 ; Ile de Cuba, en 1837 ; Russie, 4 avril 1838 ; Italie, septembre 1839 ; Suisse, 15 juillet 1844 ; Jamaïque, 21 novembre 1845 ; Espagne, 24 octobre 1848 ; Canada, mai 1850 ; Mexique, année 1850.

## POUR FORMER LA RAISON DES ENFANTS

Habituer l'esprit à combiner des idées et à tirer des conséquences. Questionner souvent.

Demander compte des impressions, des pensées, des réflexions, après un fait ou une lecture.

Ne pas rectifier trop vite un jugement faux, le laisser se développer avant d'en démontrer la forme vicieuse.

Ne pas adresser d'observations dures et humiliantes.

Ramener doucement à la vérité après une erreur constatée.

Empêcher de juger avec précipitation et engager à examiner toujours avant de décider.

Attendre patiemment les réponses. N'interroger que sur des choses qui soient à la portée des enfants.

Expliquer la vraie signification des mots.

## VICTOR ROY

## ARCHITECTE,

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

## SPECIALITE DE BOURRURE

Pour Ameublement de Salon, etc.,

A DES PRIX MODÉRÉS

A. CHAVANEL,

10, RUE STE-MONIQUE, MONTREAL

## LE MONDE ILLUSTRÉ,

28 ET 30, RUE SAINT-GABRIEL

## ABONNEMENTS :

Un an..... \$3.00  
Six mois..... 1.50  
Quatre mois..... 1.00

## PAYABLE D'AVANCE

## ANNONCES

PAR LIGNE NONPAREIL :

Première insertion..... 10 cents  
Insertions subséquentes..... 5 "  
A longs termes..... Conditions spéciales.

Un numéro spécimen envoyé gratis sur demande

## AGENTS DEMANDES

ON demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau Journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 30, Saint-Gabriel, Montréal.

MAGASIN PITTORESQUE Paraissant le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois. Rédacteur en chef : M. Edouard Charton, Bureaux : 29, Quai des Grands-Augustins, à Paris (France). Abonnements pour 1886 : Paris, 10 francs, départements, 12 fr., Union postale, 13 fr.

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED, journal illustré, publié à New-York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York, Etats-Unis.

## J. M. FORTIER

—DE LA—

Fabrique de Cigares

## "CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la Havane, de sa dernière importation, pour fabriquer le

## CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET,"

LE CIGARE DU JOUR

## NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cents  
vendu pour 5 cents

A vendre chez tous les marchands de première classe. Essayez-le

## Nouvel établissement Canadien-Français

## DUPUY &amp; CIE,

Marchands de Graines de Légumes, de Fleurs et de Grains de Semence, Instruments Agricoles de toutes sortes, Arbres Fruitières et Arbres Décoratifs, Arbustes, Fraisiers et Vignes acclimatés, engrais, etc., etc. En gros et en détail. Commandes par la poste promptement exécutées.

36, Place Jacques-Cartier, Montréal

Il est strictement défendu de lire ceci.  
Moyen efficace de faire fortune.  
La santé vaut mieux que les plus grandes richesses.

Certificat au public.—D'après l'expérience directe que nous avons déjà des eaux minérales de Saint-Léon, ces eaux sont d'une utilité incontestable pour les maladies suivantes : Dyspepsie, Constipation, Rhumatisme, Paralysie, maladie du Foie et des Rognons. Elles sont aussi un remède infailible pour détourner la Diphtérie, les Fièvres Typhoïdes et la Picote.

S. LACHAPPELLE, M. D.  
Rédacteur en chef du Journal d'Hygiène  
Et membre du bureau santé de la Province.  
E. MASSICOTTE & FRERE,  
Seuls agents pour Montréal,  
217, rue St-Elizabeth.

(Téléphone No. 810 A.)

## La Cie de Lithographie et d'Imprimerie

## GEBHARDT-BERTHIAUME,

No 30, Rue St-Gabriel, Montréal

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres Funéraires, Circulaires, Affiches, etc. Factums imprimés promptement [et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités.  
Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

LE VOLEUR, journal artistique, littéraire et d'actualité, 50e année d'existence. Ce journal, essentiellement destiné à la famille, reproduit les meilleurs romans français parmi ceux qui peuvent être lus par tous, des articles d'actualités sur les hommes marquants contemporains, et sur les événements du jour une chronique spirituelle sur les faits de la semaine, et enfin un article de mode pour les mères de famille. *Le Voleur* paraît toutes les semaines, à Paris, 18, rue de l'Ancienne-Comédie.

ILLUSTRATED SPORTING WORLD, journal illustré, publié à New-York, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2 ; trois mois, \$1. S'adresser au No 342, Pearl Street, New-York.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 30, Montréal.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.